Ami du Clergé du 22 juin 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XXVI. 8e Dimanche après la Pentecôte : Filiation divine, 185.
Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — La vocation divine de la Vierge Marie, 186.
A l'école des Saints. — Ste Anne (26 juillet) : La mère de la Reine des Saints, 188.
Profession religieuse. — Vœux perpétuels d'une religieuse dans un pensionnat : La grandeur des trois vœux, 189.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XCV. Léon X, 191.

SIMPLES NOTES DOMINICALES
(8e Dimanche après la Pentecôte)

XXVI

FILIATION DIVINE

Mes frères,

Nous n'avons pas oublié sans doute le dilemme formulé par S. Paul dans l'épître de dimanche dernier : l'homme est esclave de Satan ou de Dieu, esclave du vice ou de son devoir. Mais aujourd'hui, S. Paul lui-même va rectifier son langage et préciser ses expressions. Esclave du péché, esclave du vice, esclave de Satan, il n'y a rien à retrancher à cela assurément. Mais si le mot esclave du devoir, loin d'avoir quelque chose de déshonorant, est l'un des plus beaux éloges que l'on puisse faire d'un homme, S. Paul nous montre que la réalité est infiniment plus belle et la plus glorieuse.

C'est donc dans l'épître de ce dimanche que nous allons rencontrer la leçon morale et religieuse la plus importante à conserver de la liturgie du jour.

I. — *Filiation divine*

C'est toujours à l'épître aux Romains que cette page est empruntée.

Nous y trouvons dès les premières lignes l'alternative fondamentale de toute vie humaine : « Mes frères, nous ne sommes point redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Car, si vous voulez vivre selon la chair, vous mourrez... »

Nous reconnaissons sans peine ce langage, une des pensées maîtresses de S. Paul et de l'Evangile : si nous suivons les instincts de la chair, sur lesquels est fondé ce que nous appelons le paganisme, divinisation de la nature corrompue qui est en nous, nous courrons à la mort spirituelle. C'est parce que la chair a ses tendances opposées à celles de l'Esprit, que la vie morale et religieuse est ici-bas une lutte de tous les jours. Et S. Paul maintient ce qu'il a déjà dit : « Si vous vivez selon la chair, *vous mourrez !* » La mort éternelle, telle est la fin à laquelle aboutit l'abandon de l'homme aux tendances de la chair.

Et voici maintenant l'autre alternative : « Mais si par l'Esprit vous faites mourir les œuvres de la chair, *vous vivrez !* » Est-ce assez net : d'un côté la mort, de l'autre côté la vie ! Choisissez. Toute la tragédie de la vie terrestre est en cela. L'enjeu, répétons-le, est infini : mort éternelle ou vie éternelle !

Et voici maintenant le caractère réel de ce que l'Apôtre a appelé (chap. VI) « esclavage de Dieu ». Il ne s'agit aucunement d'un esclavage proprement dit. De quoi s'agit-il donc ? Ecoutez-le : « Tous ceux, dit-il, qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont *enfants de Dieu* ». Jésus, en effet, ne nous a-t-il pas enseigné à prier, en disant à Dieu : « Notre Père qui êtes aux cieux... » ?

Si le mot d'esclave a pu vous faire peur, vous donner l'impression d'être humiliant pour l'être humain, bien qu'il réponde à la réalité, de toute créature sans exception, y compris les anges eux-mêmes, cessez d'être heurtés et froissés par ce terme. Quand vous vous mettez, par la foi, l'espérance et la charité, sous la conduite de l'Esprit-Saint, vous cessez d'être des serviteurs, des esclaves, pour devenir des « enfants de Dieu » ! Perspective étonnante et que Jésus avait indiquée à ses apôtres en leur disant : « Je ne vous ai pas appelés mes serviteurs, mais mes amis. »

Et S. Paul traduit la même certitude : « Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude, de façon à demeurer dans la crainte ; *mais vous avez reçu l'Esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous crions (à Dieu) : Abba ! Père !* — Notre Père ! — L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Et si nous sommes enfants nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ ! »

Paroles magnifiques et saisissantes ! Elles expriment au mieux notre situation de chrétiens, notre position en face de Dieu, notre titre d'honneur et de gloire : non pas esclaves, vivant, devant le Juge sévère et terrifiant, dans la crainte du châtiment ! Mais des enfants, pleins de respect, de confiance, de gratitude, des enfants tout pénétrés de la grandeur de leur vocation, adoptés par Dieu et rendus, par cette adoption même, héritiers de Dieu, ayant droit à sa lumière, à sa vie, au ciel pour l'éternité, des enfants enfin, pour qui Jésus-Christ, le divin Maître, comme nous aimons à le nommer, est avant tout un frère, un ami, un autre nous-même, un guide et un chef dans notre lutte quotidienne, un Epoux de notre âme, pour tout dire !

Que nous sommes loin, de la sorte, de l'expression, cependant juste en elle-même, d'« esclaves de Dieu » au sens d'« esclaves de notre devoir » ! Jamais nous ne pourrons assez bénir Jésus-Christ de nous avoir obtenu et conquis ce titre, par sa croix : enfants de Dieu, cohéritiers du Sauveur, héritiers de Dieu même !

II. — *L'Evangile : Enfants de lumière*

Nous trouvons, ici, une page de S. Luc : « la parabole de l'économe infidèle ». Si nous nous arrêtons au détail de la conduite de cet économe qui trahit sans vergogne les intérêts de son maître, et si nous pensions que cette conduite malhonnête nous est proposée en exemple, ce serait une erreur totale. Jésus nous fait voir comme il connaît bien les roueries de certains brasseurs d'affaires, parmi les hommes. Le cas présenté est un exemple entre mille de ce que l'on vante sous le nom de savoir faire et d'habileté, dans le monde.

Mais voyons la leçon que Jésus veut en tirer : « Les enfants de ce siècle, dit-il, sont, dans leur monde, plus habiles que les enfants de lumière. » Ce qui revient à dire : « Chrétiens, nous avons plus d'une leçon à prendre chez ceux dont la conduite est la plus répréhensible ! Quelle adresse, pour se tirer d'embarras, quelle constance dans leurs procédés, quelle variété dans leurs moyens, quelle facilité pour se retourner dans les échecs ! Que d'efforts et de talents dépensés pour de vaines ambitions et, d'un mot, « pour le mal ». Comment pourrons-nous imiter cette fécondité de ressources ? — Jésus nous indique un moyen, non pas le seul, certes, mais qui répond bien à sa parabole : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels ! »

La leçon est claire. Elle nous ramène à l'une des pensées qui nous sont le plus familières. Même lorsque Jésus se joue à considérer les astuces trop fréquentes des « habiles » et à nous les mettre sous les yeux, il sait nous inviter au grand coup d'aile, qui nous replace dans la réalité : il nous appelle « enfants de lumière », titre analogue à celui d' « enfants de Dieu », et il nous propose la marche vers la perfection, par la pratique de l'aumône, par le détachement des « richesses d'iniquité », — mot frappant mais souvent trop exact, car l'argent devient facilement une source surabondante « d'iniquité », soit parce que, pour le gagner, on manque à la justice, soit parce que l'on en use mal, après l'avoir gagné même honnêtement. Mais si nous savons en faire un bon usage, nous faire des amis par lui, ces amis nous feront accueillir, selon le mot de Jésus, « dans les tabernacles éternels ». La charité, l'amour de Dieu et du prochain « couvre la multitude des péchés » et nous permet de rester « héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ ».

* *

Conclusion : Plaçons-nous donc vraiment dans la lumière de la foi et conduisons toute notre existence selon cette lumière : nous sommes enfants de la lumière, enfants de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. Peut-il y avoir plus noble destinée, et plus digne motif d'effort courageux ? Ainsi soit-il.

FETE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL (16 juillet

LA VOCATION DIVINE DE LA VIERGE MARIE

Sine pœnitentia sunt dona et vocatio Dei.

(Rom., XI, 29).

Mes frères,

Tout ce que nous croyons, tout ce que nous admirons en Marie se fonde sur ce que nous savons de plus sûr au sujet de l'éternelle Sagesse de Dieu. « *Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance* ». Que signifie cette parole de S. Paul ? Elle veut dire que Dieu est immuable, tout ce que Dieu fait est empreint d'un caractère d'éternité. Regardez les étoiles, elles obéissent à une gravitation que rien ne saurait détourner de son cours. Les saisons, les lois de la croissance des vivants, tout est stable, tout revêt cet aspect de solidité et de continuité que nous essayons de formuler dans « les lois de la nature ». Ses lois ne sont pas faites sans un Législateur, qui est Dieu. Mais cette admirable grandeur des lois naturelles est encore plus assurée dans le domaine des âmes. Ni les étoiles, ni les planètes, ni tout ce qu'elles renferment en êtres vivants ou inanimés, ne sont rien sans le don de Dieu, de même aucune âme, aucun esprit : anges ou archanges, saints ou pécheurs, ne possède rien qui ne vienne de Dieu, ne peut rien, dans sa sphère, sans une vocation ou un appel de Dieu. Et c'est une loi absolue que « les dons de Dieu et la vocation de Dieu sont sans repentance ».

Regardons la Vierge Marie et voyons : 1° quelle fut sa vocation et quels furent ses dons ? — 2° Comment, à l'heure actuelle, cette vocation et ces dons, que Dieu lui a octroyés pour l'éternité, s'exercent-ils parmi nous et pour nous ?

I. — *La vocation de Marie et ses dons*

Dès que l'on pose la question, le chrétien le moins instruit de sa foi, doit pouvoir répondre : Marie était destinée à être la Mère de Jésus-Christ. Sa vocation, la voilà ! Il n'y en avait pas de plus grande parmi les hommes. Nous ne pouvons donc placer la Vierge Marie assez haut dans notre estime et notre culte. Ce que nous admirons et vénérons en elle, ce n'est pas une simple créature, c'est le décret éternel de Dieu qui lui a conféré une telle grandeur : être la mère de Jésus-Christ, le Sauveur du genre humain ! Lorsque, de toute éternité, Dieu a décrété que son propre Fils, la seconde personne de la Sainte Trinité daignerait descendre sur notre terre, pour y revêtir notre nature, pour y devenir un homme semblable à nous, pour se montrer à nos regards attendris comme un petit enfant à Bethléem, comme un semeur de miracles et un prédicateur de « Bonne Nouvelle », à travers la Galilée et la Judée, comme un Prêtre souverain et une victime adorable, au Calvaire, l'une des conséquences de

cette volonté d'amour de Dieu envers nous fut qu'il y aurait une femme prédestinée, qui serait à la fois Vierge et Mère, Vierge pour être la plus pure et la plus sainte des créatures, et Mère pour donner au genre humain son Rédempteur, et à l'univers créé son couronnement suprême. La vocation de Marie était liée directement à la vocation unique, sublime, divine de Jésus-Christ. A son Fils, Dieu pouvait dire : « Aujourd'hui je t'ai engendré..., tu régiras les peuples par ta loi d'amour ». Mais à Marie, il disait aussi : « Je t'ai choisie pour la Mère de mon propre Fils, tu seras entre toutes les femmes à jamais bénie, parce que le fruit de tes entrailles est béni ! ».

C'est du reste ce qu'il lui fera dire par l'archange Gabriel : « Je vous salue, *pleine de grâce*, le Seigneur est avec vous ! »

De cette vocation de Marie dépendent tous les dons que nous admirons en elle. La Sagesse divine en effet ne demande rien à personne sans lui en donner les moyens. Elle ne pouvait choisir une Mère à Jésus-Christ sans lui accorder tous les dons que comportait une si haute et si nécessaire dignité.

Tout ce que nous disons de Marie se ramène donc à sa vocation essentielle ; tout découle de son titre de Mère de Dieu. Même avant qu'elle le devînt, Dieu l'y préparait de loin. Considérez les prérogatives, toutes les vertus et les grandeurs de Marie, tout lui vient de sa vocation de Mère de Dieu.

Son immaculée conception : ce privilège unique en vertu duquel elle fut préservée, elle seule, des suites du péché d'Adam et d'Eve, était exigée par son titre futur de Mère de Dieu.

Son humilité, sa pureté, sa prudence, sa piété, sa faculté d'enthousiasme religieux que nous révèle son *Magnificat*, son amour de la pauvreté, de la pénitence, sa participation à la croix de son Fils, tout, absolument tout est dans la ligne toute droite de son titre de Mère de Jésus-Christ.

Enfin, sa mort, qui fut une mort d'amour, la glorieuse assomption de son corps virginal, bien avant la résurrection des corps, tout cela découle de sa maternité divine et ne s'explique que par elle.

Etre la Mère de Jésus-Christ, le rédempteur universel, le chef de ce grand corps mystique, dans lequel nous entrons par le baptême et dans lequel nous restons par la grâce sanctifiante, être la Mère de Jésus-Christ, dis-je, voilà ce qui confère à Marie un rang à part au sein de la création universelle et ce qui fait d'elle la Reine des Anges et la Reine de tous les hommes !

II. — *Comment cette vocation se poursuit-elle ?*

Comment cette vocation de Marie se poursuit-elle jusqu'à la fin des siècles, jusqu'aux dernières profondeurs de l'éternité ?

Nous l'avons dit avec S. Paul : « Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance ». Ce qu'il a donné est donné pour toujours. La vocation qu'il fait entendre est une vocation qui ne finit jamais ! Marie sera donc, à jamais : celle qui donne Jésus aux âmes. Tout passe par ses mains. Ce qu'il nous faut avant tout c'est Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ nous n'avons rien, notre salut éternel est impossible. Avec Jésus-Christ, même si tout le reste nous manque ou nous abandonne, nous avons tout, parce que nous avons Celui qui sauve, celui qui est : la *Voie*, la *Vérité* et la *Vie*.

Voilà pourquoi la maternité de Marie est nécessairement universelle. Elle fut la Mère de Jésus-Christ, elle est donc la Mère du genre humain, renouvelé, restauré, racheté, revivifié en Jésus-Christ et par lui. En donnant Jésus au monde, Marie a, en quelque sorte, engendré de nouveau le genre humain que la première femme, Eve, avait perdu ; en donnant la vie à son Jésus, elle appelait les âmes à la vraie vie, celle de la grâce.

Lorsque, à Noël, nous adorons ce petit Enfant qui nous sourit et nous bénit, il nous est impossible de ne pas jeter un regard de gratitude à cette Vierge Mère qui nous donne l'exemple de l'adoration et de l'amour.

Lorsque nous méditons sur la vie cachée de Jésus à Nazareth, c'est encore Marie, avec Joseph, qui nous apparaissent, auprès de Jésus grandissant, et tous trois sont inséparables de notre culte, bien que chacun d'eux reçoive, dans ce culte même, des hommages gradués et distincts.

Lorsque s'accomplit au Golgotha le mystère de notre rédemption, par le sacrifice sanglant de la Croix, Marie est là encore. Elle offre au Père éternel son propre Fils, au nom de ses droits de Mère et de son amour unique ; elle l'offre, comme il le fait lui-même, pour tous les enfants d'Adam, pour chacun de nous, en particulier. C'est alors qu'elle nous engendre, dans la douleur, et qu'elle devient en toute la vérité *la Mère universelle*.

Tout cela s'explique par la loi que nous avons rappelée : « Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance ».

Si nous parcourons l'histoire, que voyons-nous ? Partout et toujours Marie intervient, par ses apparitions miraculeuses, par ses bienfaits innombrables, pour ranimer la foi dans les cœurs. Quel est le sens profond, en nos temps modernes, si travaillés par l'incrédulité et le matérialisme, des apparitions à l'humble Bernadette, à Lourdes, aux petits bergers de Fatima ou de la Salette ? Ces faits indiquent la sollicitude maternelle de Marie. Elle continue parmi nous l'exercice de sa vocation de Mère du Christ. Elle a été désignée de toute éternité pour donner Jésus au monde ; elle continue à « donner Jésus » et, avec lui, toutes les grâces dont nous avons besoin pour notre destinée surnaturelle.

Vous comprenez pourquoi Marie est pour nous, avant tout, « la Mère ». Ce nom dit tout, résume tout. Tertullien a dit de Dieu :

« Nul n'est aussi Père que lui ! » « Toute paternité, avait dit S. Paul, en effet, descend de Dieu ». Lorsque nous prions, N.-S. nous a appris à le faire par ces mots : « *Notre Père, qui êtes aux cieux !...* » Mais nous pouvons, appliquant cette parole de Tertullien à Marie, nous écrier à notre tour : « Nulle mère n'est aussi Mère que Marie ! » C'est en elle que toute maternité trouve son modèle achevé et tel que Dieu le veut, dans l'œuvre de la création même.

* *

La même loi que nous venons de reconnaître et d'admirer en Marie, est à jamais valable pour nous. « Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance ». Chacun de nous a sa vocation et ses dons, reçus de Dieu. Nos infidélités même ne nous en détachent et ne nous en privent qu'autant qu'elles durent. Dès que nous revenons à Dieu, après nos fautes, notre vocation reprend tous ses droits et toute sa force. Cette vocation essentielle, en dehors des vocations particulières de chacun de nous, c'est de sauver notre âme, c'est de posséder Dieu dans l'éternité et, en lui, tout le bonheur. Cette vocation, elle ne peut s'accomplir que par Jésus-Christ et, pour aller à lui, il nous faut passer par sa Mère.

Le paradis, il n'y en a point d'autre que celui que Dieu nous prépare, si nous sommes fidèles à notre vocation. Demandons donc à Marie, la Mère universelle, de nous obtenir cette grâce suprême de la fidélité à la foi chrétienne, seule source de salut et de félicité. Et aujourd'hui, rappelons-nous la promesse qu'elle fit aux âmes en leur proposant le saint Scapulaire. Elle nous le présenta comme un signe de sa maternelle protection et de sa bonté toute prévenante. Recourons donc à elle : avec elle nous ne craignons rien, notre « vocation » est en sûreté, et nous sommes assurés d'aller à Jésus. Ainsi soit-il.

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Anne
(26 juillet)

LA MÈRE DE LA REINE DES SAINTS

Mesdames,
Mes frères,

Pour la faiblesse corporelle de l'enfant, Dieu a préparé dans les bras et sur le cœur de sa mère un refuge de tendresse et de force : mais croyez-vous qu'il ait laissé sans appui cette âme encore endormie dans l'inconscience mais si précieuse par le sang de Jésus qui l'a conquise et par le ciel auquel elle est destinée ? Cet appui, c'est l'âme de la mère, âme faite d'amour, de prévoyance, de délicatesse, de sainte ambition.

Marie est destinée par Dieu à être la mère de son Fils : elle est un chef-d'œuvre ravissant de pureté : elle sera digne de souffrir avec Jésus pour le salut du monde ; à quelles mains, à quel cœur le Très-Haut va-t-il confier l'Immaculée ? à Ste Anne. Je vous indique, ainsi, par ce simple aperçu la raison d'être et l'étendue de sa sainteté ; je vous indique aussi, mesdames, la hauteur et le poids de vos responsabilités conjugales et maternelles : vous ne vous sauverez pas sans vos époux et sans vos enfants.

Une mère digne du choix divin munit l'âme de ses enfants de convictions fortes et de dévouement généreux : tel fut le rôle de sainte Anne pour Marie : tel doit être le vôtre à l'égard de vos enfants.

I

La conviction fondamentale que Ste Anne forma dans l'âme de la jeune Vierge est celle-ci : *voir et reconnaître, en tout, le Seigneur.*

Dieu est présent, l'œil ouvert sur nos moindres démarches, sur nos intentions les moins connues ; comme cette pensée entretient la crainte filiale, l'horreur du péché, la pureté délicate, le désir de plaire au Maître; comme cela soutient la confiance en sa miséricorde; il voit bien que sont pour lui et mon travail et mes soucis et mes peines !

Comme une mère a moins d'angoisse quand elle a habitué ses enfants à vivre ainsi sous la clairvoyance incessante du regard de Dieu.

Dieu n'est pas moins invisible et pas moins présent dans ses enfants de prédilection, les pauvres : bien avant l'Evangile, l'A. T. avait déclaré ineffaçable du cœur de Dieu, le souvenir de l'homme qui a la pitié et l'intelligence du pauvre.

Le foyer d'Anne et de Joachim était pauvre, comme celui d'une famille déchue : raison de plus pour qu'on y soit généreux et que Marie ait vu, plus d'une fois, les sans-foyer s'asseoir et rompre le pain de la famille.

Dieu se cache encore ici-bas dans ceux qui détiennent l'autorité : au temps de Marie, l'autorité civile était passée à des mains païennes et l'autorité religieuse, souvent bien indignement exercée par la vénalité des grands-prêtres : avant la lettre, on n'en savait pas moins rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.C'est à Dieu qu'on entendait donner son obéissance, quelque fût le porte-voix des volontés divines.

Enfin, au foyer de Ste Anne, on savait tourner ses regards vers le ciel, comme vers l'espérance qui console de tout, qui doit combler tout désir, la récompense qui dépasse toute aspiration et tout mérite. Jamais quelque sombres et accablants que fussent les délaissements, on n'aurait eu même la pensée de murmurer tant on avait la foi au cœur miséricordieux qui sèchera toute larme versée par ses fidèles serviteurs.

Si j'avais à justifier chacun de ces points de vue, je n'aurais qu'à ouvrir l'A. T., soit dans les Psaumes, soit dans les Proverbes et le livre de la Sagesse, soit dans les exemples des familles croyantes, et je vous y montrerais sans peine, comme écrite à l'avance, la vie familière de Ste Anne.

Ou, si vous aimez mieux, je vous rappellerais des noms encore mieux connus de vous et plus proches dans le temps, j'évoquerais les exemples de l'admirable mère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de la sainte mère du Curé d'Ars, d'Isabelle Romée, mère de Ste Jeanne d'Arc, et vous verriez ces grandes chrétiennes pétrissant, dans la force et dans l'amour, les convictions dans l'âme des futurs saints. Peu importe que ces mères soient du XV^{e} ou du XIX^{e} siècle ; celui qui les guide, c'est toujours l'Esprit de Dieu et il les guide par les mêmes voies de lumière.

II

Ce sont aussi les voies du don de soi.

Je le faisais remarquer naguère, le premier mot que l'Evangile nous cite de la Ste Vierge c'est une protestation d'absolu dévouement au Seigneur : « *Ecce ancilla Domini !* »

Ce n'est pas d'abord à recevoir qu'elle se prépare, c'est à donner et à se donner sans réserve, dans l'humble attitude dépendante de celle qui sert. Pour elle, il semble qu'il n'y a pas d'autre gloire ou d'autre joie. Qui pourrait douter qu'elle y a été formée par les exhortations et les exemples de Ste Anne qui appelait de tous ses vœux l'avènement du Messie ?

Se donner au Seigneur, c'est encore l'aimer de tout son cœur et de toutes ses forces, de l'amour le plus parfait et le plus consumant. Ce sera encore tout le programme de la T. S. Vierge, parce que, sans doute, c'est selon la grâce surabondante qui lui a été conférée, mais aussi parce que Ste Anne l'y a, dès le premier instant, entraînée.

Demandez à Ste Anne de vous apprendre à élever des âmes de conviction que ne désarçonnent point la première impression défavorable, le premier échec, la première tentation, la moindre obscénité ; mais aussi des âmes généreuses qui ne refusent rien au bon Dieu.

A ce prix vos enfants feront votre consolation et, un jour, votre couronne.

* *

Sainte Anne, Tabernacle très pur de l'Immaculée, mère et formatrice de son âme, inspirez, protégez, soutenez vos servantes qui vous implorent et qui, humblement, comptent sur votre secours pour faire en tout la volonté de Dieu, et mériter d'être reconnues de vous et introduites par vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

PROFESSION RELIGIEUSE

Pour les vœux perpétuels d'une religieuse dans un Pensionnat

LA GRANDEUR DES TROIS VŒUX

Ma Sœur,

Mes chères Enfants,

Votre modestie souffrirait, ma Sœur, si je m'étendais longuement sur vos qualités personnelles. Dans le monde scientifique, vous auriez pu vous faire une carrière enviable, mais votre esprit de foi a décidé de diriger vers la gloire de Dieu et le service des âmes et des intelligences les dons que Dieu vous a départis si richement. Et pour vous donner à Dieu, votre famille a su faire chrétiennement le sacrifice nécessaire.

Je parle du sacrifice accompli par les vôtres pour vous donner à Dieu. Il faut bien préciser le sens de ce mot : sacrifice. Les gens du monde voient dans tout sacrifice une peine, un détachement, un renoncement volontaire ou forcé. L'esprit chrétien, tout en constatant le renoncement total qu'implique la vie religieuse, vous fait entrevoir cette séparation d'avec les vôtres comme une séparation essentiellement temporaire et comme le gage le plus assuré de votre réunion future dans le ciel. Et puis, en envisageant les choses du point de vue des réalités concrètes et de leur rapport au bonheur éternel, est-il bien exact de parler de renoncement pénible dans la vie religieuse et de facilité toujours agréable dans la vie du monde ?

Je ne vous ferai pas, ma Sœur, le sermon du grand Condé à sa fille prononçant ses vœux pour devenir abbesse d'un riche monastère : « Ma fille, vous allez faire vœu de pauvreté, c'est pour percevoir de grands revenus ; vous allez faire vœu d'obéissance, c'est pour commander à toutes vos religieuses. » Quant au vœu de chasteté, le grand général s'en tirait par une facétie assez irrévérencieuse... Sous sa forme paradoxale, le sermon de Condé présente cependant un aspect très consolant de vérité naturelle et surnaturelle.

I. — *Vœu de pauvreté*

Mes chères enfants, vous, qui m'écoutez, les plus grandes surtout, vous avez pu vous rendre compte que vos parents, quelle que soit l'aisance dans laquelle vous avez été élevées, sont obligés, pour veiller à la subsistance quotidienne de leur famille, d'équilibrer les dépenses aux recettes et parfois, souvent peut-être de restreindre celles-là et d'accroître celles-ci par un redoublement d'activité laborieuse. Dans la vie religieuse, le travail, certes, est en honneur : une communauté est une ruche, dont toutes les abeilles ont leur activité tracée par la règle : le vœu de pauvreté ne dispense pas de se nourrir, de se vêtir, de se chauffer, de se procurer les livres pour l'étude ou les ustensiles de ménage ou le matériel de cuisine pour la nourriture du corps. Mais seules les supérieures et les économes ont le souci d'équilibrer les dépenses aux recettes et de faire face aux difficultés financières. Vous allez faire vœu de pauvreté, ma Sœur, c.-à-d. que vous allez vous libérer des tracas et des soucis que comporte la possession et l'administration des biens de la terre.

Mais, au point de vue surnaturel, quelles richesses vous allez acquérir ! Richesses des

grâces et des mérites attachés à la vie religieuse religieusement vécue. Dieu me garde de diminuer les mérites des chrétiens se dévouant à la cause du Christ dans le monde ! des mères de famille qui, par leur vocation même, se font les collaboratrices de Dieu pour l'extension du règne de Dieu sur la terre : leur tâche est magnifique, considérable leur mérite. Mais le principal même du mérite, la mesure de la grâce, c.-à-d. la vertu de charité, l'amour parfait de Dieu, sont moins facilement purs, moins totalement acquis, moins définitivement fixés dans le monde qu'en religion. Ici, en effet, le don fait à Dieu est définitif, total et chaque jour renouvelé sans fatigue et sans obstacle. Là, des difficultés imprévues et sans cesse renouvelées peuvent devenir facilement cause de refus, de tiédeur, de lassitude, de découragement. Réjouissez-vous, ma Sœur, vous allez faire vœu de pauvreté, et c'est pour acquérir des richesses que nul ne pourra jamais vous ravir.

II. — *Vœu d'obéissance*

Dans son admirable traité sur la perfection de la vie spirituelle, S. Thomas d'Aquin montre comment l'obéissance conduit à la vie parfaite. La vie parfaite, n'est-ce pas la soumission totale de notre volonté à la volonté divine ? Faire ce que Dieu veut, désirer ce qu'il désire, chercher ses vues dans la réalisation des voies de sa Providence, telle est la vraie perfection. « Notre Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Cette obéissance, d'ailleurs, doit être la vertu de tout chrétien digne de ce nom. A l'exemple du divin Maître, le chrétien doit être obéissant jusqu'à la mort s'il veut être exalté comme le Christ. L'obéissance à Dieu n'est pas toujours facile dans le monde : sans énumérer ici tous les obstacles qui, de l'extérieur ou à l'intérieur, mettent en échec dns l'âme chrétienne la vertu d'obéissance, rappelez-vous simplement qu'avant de pratiquer la soumission parfaite à la volonté divine, la première condition est de connaître cette sainte volonté. Or souvent, dans le monde, le chrétien le plus parfait se trouve hésitant devant ce problème. Sans doute, en maintes circonstances, même aux gens du monde, la volonté divine apparaît clairement ; mais il n'est pas rare que, sous l'influence de certains attraits, d'affections plus ou moins ordonnées, de difficultés de caractère, de manifestations inconscientes de l'orgueil ou de la jalousie, l'on se trouve comme désemparé, et qu'on se leurre sur l'objet de la volonté divine. Sans doute, dans la mesure où commande la bonne foi, l'erreur est excusable mais l'erreur reste l'erreur : *errare humanum est.*

Avec le vœu d'obéissance, l'âme religieuse est en pleine sécurité. La règle, l'emploi du temps, les prescriptions ou les indications des supérieurs, tout lui trace la conduite conforme à la volonté divine. En se soumettant avec amour et non par nécessité, selon la recommandation de *l'Imitation de Jésus-Christ,* la religieuse, tout en obéissant, commande d'une façon sûre à toutes les formes de son activité. Son esprit est libéré de toute recherche ; son âme est exempte d'hésitation et les seuls obstacles qui pourraient entraver son élan vers l'action lui proviendraient uniquement d'un manque d'esprit d'obéissance. Vous allez faire vœu d'obéissance, ma Sœur, et c'est pour commander à votre âme, à votre intelligence, à vos talents naturels, à vos affections et à vos sens, et leur inspirer une direction sûre qui orientera toute votre vie vers Dieu...

III. — *Vœu de chasteté*

Dans cette cour fastueuse et corrompue de Louis XIV, Condé ne pouvait imaginer qu'une femme de qualité pût vouloir renoncer aux joies du mariage et de la famille. Aussi recommandait-il à sa fille de « s'en tirer comme elle pourrait... » Sans doute, l'union conjugale, l'honneur de fonder une famille sont des biens précieux qui rapprochent les époux du Christ vivant dans son Eglise. S. Paul ne considère-t-il pas le mariage comme un grand mystère représentant l'union du Christ et de l'Eglise, moyen puissant de sanctification pour les deux époux dans un amour purifié par la grâce ? L'Eglise a toujours honoré l'état de mariage et des chrétiens s'y sont élevés à une sainteté héroïque. Mais précisément leur sainteté n'a été héroïque que parce qu'ils ont connu et vaillamment supporté les tribulations de la chair que le même grand apôtre voulait épargner à quelques lecteurs d'élite. Tribulation de la chair, les soucis et les douleurs de la maternité ; tribulation de la chair, les soins multiples et astreignants donnés à la prime enfance ; tribulation de la chair, les nuits sans sommeil au cours desquelles la maman se penche sur le berceau de l'enfant qui pleure ; tribulations de la chair, les maladies et les épreuves ; tribulation de la chair, la mort elle-même, arrachant sans pitié l'époux à l'épouse, l'enfant à la mère... Le tableau n'est pas de chaque jour, mais sous un aspect ou sous un autre, il est vrai pour toute vie conjugale.

Mais, au point de vue de la chasteté, l'état de mariage lui-même a des exigences sévères qui, mieux que l'état religieux pourraient motiver la boutade du grand Condé. Toute satisfaction charnelle n'est pas permise dans ce saint état, mais seulement celles qui sont conformes à l'ordre de la nature et aux fins du mariage. Et c'est là, il faut bien le dire, mes chères enfants, le point le plus délicat de la vie conjugale, la pierre d'achoppement à laquelle se heurtent bien des consciences délicates. Le mariage comporte l'héroïsme de la continence comme l'héroïsme de la fécondité. Mais les tribulations de la chair sont compensées par la paix de la conscience et

par les affections d'une famille fondée sur l'esprit de foi et l'amour de Dieu.

Dans l'état religieux, la vertu de chasteté, s'appuyant sur la prière et la mortification, devient facilement l'état normal de l'âme qui s'est confiée à Dieu. Mais cet état n'a rien du célibat égoïste privé des joies de la maternité. La Vierge Marie, tout en gardant la chasteté la plus absolue, est miraculeusement devenue la Mère du Sauveur et, par le Sauveur, la Mère spirituelle de tous les hommes. La chasteté religieuse participe à cette maternité spirituelle de Marie.

Vous renoncez, ma Sœur, à fonder une famille naturelle, à recevoir les caresses d'enfants chéris, à trouver dans un époux le soutien de votre faiblesse ; mais c'est pour trouver chez vos sœurs en religion une famille spirituelle d'où les consolations vous viendront abondantes et pures, une famille dont le prolongement pour ainsi dire naturel se trouve en ces chères enfants, vos élèves, à qui, avec les sciences humaines, vous enseignez, par vos exemples et votre influence persuasive, la science spirituelle de l'amour de Dieu. Votre maternité spirituelle ne se bornera pas à quelques enfants ; au cours d'une vie que je vous souhaite longue et féconde, cette influence maternelle atteindra des milliers et des milliers d'âmes.

* *

Mes chères enfants, la vocation religieuse ne saurait être le partage de toutes et de chacune parmi vous. C'est au petit nombre que s'adresse l'appel de Dieu. Mais, de grâce, si la voix du Père céleste s'est fait entendre, répondez avec empressement à son appel. Je vous ai tracé de la vie conjugale et de la vie religieuse un tableau que ma vieille expérience sacerdotale m'autorise à croire exact. Dans l'une et l'autre vocation, la sainteté demande un effort, souvent héroïque. Mais le terme final est le même. Les moyens seuls sont différents. Dans l'Evangile, Marthe et Marie ont été également chéries de Jésus. Mais Marthe, qui représente la sainteté dans le monde doit s'empresser sans répit autour de multiples devoirs qui la sollicitent et dont la variété même absorbe son activité. Marie est au pied de Jésus dans une contemplation amoureuse : elle symbolise la sainteté dans la vie religieuse. C'est vers cette contemplation et cette possession plus intime de Jésus que vos vœux perpétuels vous orientent, et Jésus, de plus en plus, sera votre époux et votre Roi. Ma Sœur, à l'exemple de Marie, sœur de Lazare, vous avez choisi la meilleure part : elle ne vous sera enlevée, ni en ce monde, ni en l'autre. Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XCV

LÉON X (1513-1521)

Le 4 mars 1513, les 25 cardinaux présents à Rome entrèrent en conclave pour donner un successeur à Jules II. Après avoir rédigé une nouvelle « convention » par laquelle ils s'engageaient, s'ils étaient élus, à entreprendre la croisade, à rétablir la paix entre les princes chrétiens et à réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres, ils élurent le 11 mars le cardinal Jean de Médicis qui prit le nom de Léon X. Comme il n'était encore que diacre, il fut ordonné prêtre le 15 mars, sacré évêque le 17 et couronné solennellement le 19.

* *

Le Sacré-Collège, à l'unanimité donnait pour successeur au robuste vieillard qui avait si vigoureusement gouverné l'Eglise pendant près de dix ans, un jeune cardinal qui n'avait pas encore atteint sa 38e année. Né à Florence le 11 décembre 1475, il avait été comblé de bénéfices, dès son enfance, créé cardinal à 14 ans par Innocent VIII, avec permission de porter les insignes de sa dignité après trois années d'études théologiques.

Fils de Laurent le Magnifique qui régnait sur Florence, il avait reçu une éducation des plus brillantes, ayant comme professeurs les humanistes les plus célèbres. Comme tous les Médicis, il aimait le faste et avait tous les goûts d'un prince séculier. Mais, tout mondain qu'il fut, ses mœurs étaient pures et ne prêtaient pas à la critique. Esprit cultivé, il savait se montrer le Mécène des humanistes et des artistes, si bien qu'il attacha son nom au siècle de la Renaissance, appelé « siècle de Léon X ». Par là il se rapproche de son prédécesseur, c'est d'ailleurs à peu près leur seul point de ressemblance. Autant Jules II avait l'humeur batailleuse et mettait une ténacité inébranlable dans la poursuite de ses desseins, autant Léon X était pacifique, conciliant et se laissait porter par les événements plus qu'il ne songlait à les plier à ses vues. Par ailleurs, alors que Jules II avait travaillé, uniquement pour la grandeur des Etats de l'Eglise et de l'Italie, Léon X songea plutôt aux siens et considéra la papauté comme un bien de famille. Toujours est-il que Rome et le monde chrétien acclamèrent son avènement avec un enthousiasme presque unanime. Il était considéré comme « l'homme de son temps ». Ce devait être sa force et sa faiblesse.

* *

Les débuts du pontificat de Léon X — c.-à-d. les quatre années qui s'écoulèrent depuis son élection jusqu'au schisme protes-